



## TROIS-PISTOLES

A Mlle Camille d'Amours.

Qui de nous n'a une campagne aimée, un coin chéri, charme du souvenir, où chaque été, sous le toit des amis, l'on revient goûter le repos avec joie, retremper ses forces et entendre les voix du passé nous parler d'avenir ?

Pour ma part, je l'avoue franchement, rien ne me plaît plus que de passer quelques mois, en été, dans ma campagne natale. Le temps, en moissonnant graduellement tous mes plus doux espoirs, chaque jour me rattache au lieu de ma naissance ; mon berceau me rappelle et toujours j'aime à fuir plus loin dans le passé.

Mon esprit s'enfonce dans tes horizons, cher Trois-Pistoles, je vais par ton chemin de roi, ombragé de peupliers, d'érables et de saules, respirer ton air pur, écouter tes vieux airs entendus mille fois. Je refais, cet été, ce doux pèlerinage. Il fait soleil partout, sous ce ciel lumineux, sur les bords de la grève, dans les prés verdoyants, parmi les hautes herbes. C'est ici que j'ai vu commencer mon printemps, c'est ici que j'ai senti mon cœur battre et que j'ai fait mes premiers rêves.

Je cherche machinalement des yeux l'antique église du rivage, elle n'est plus, mais je la vois encore, là sur le bord du fleuve qui gonfle ses vagues.

—Vous vous rappelez la vieille église d'en bas ? Autour d'elle, quel parfum d'églantines et de passeroles aux fraîches couleurs. Elle semblait se regarder dans le miroir des flots, qui baignaient ses pieds ; son clocher paraissait se perdre dans la pourpre des nuages du soir.

—Oui, je la revois, la vieille église ; au-dessus de sa flèche aigüe, la lune plane et elle est entourée d'ombre, j'entends la douce mélodie des flots et du vent. Du fond du temple, un bruit d'orgue et de chants pieux ne viendra-t-il pas caresser mon oreille ?...

Je monte sur le petit cap qui la domine. Petit cap au tapis de mousse, chargé d'épinettes toujours vertes, dans votre étroit sentier bordé de fleurs et de fruits sauvages, que vous avez ouï de spirituelles et gaies causeries, que vous avez caché et bercé de tendres rêveries !

Ici, tout près, le Saint-Laurent bleu étend sa plaine immense, moirée de plis, frangée d'écume, que les goélands effleurent de l'aile dans leur vol vers les Laurentides se dessinant dans le lointain ; que les chaloupes et les barques des pêcheurs, les goélettes et les bateaux transatlantiques tachent de leurs points noirs, atômes perdus dans cet espace.

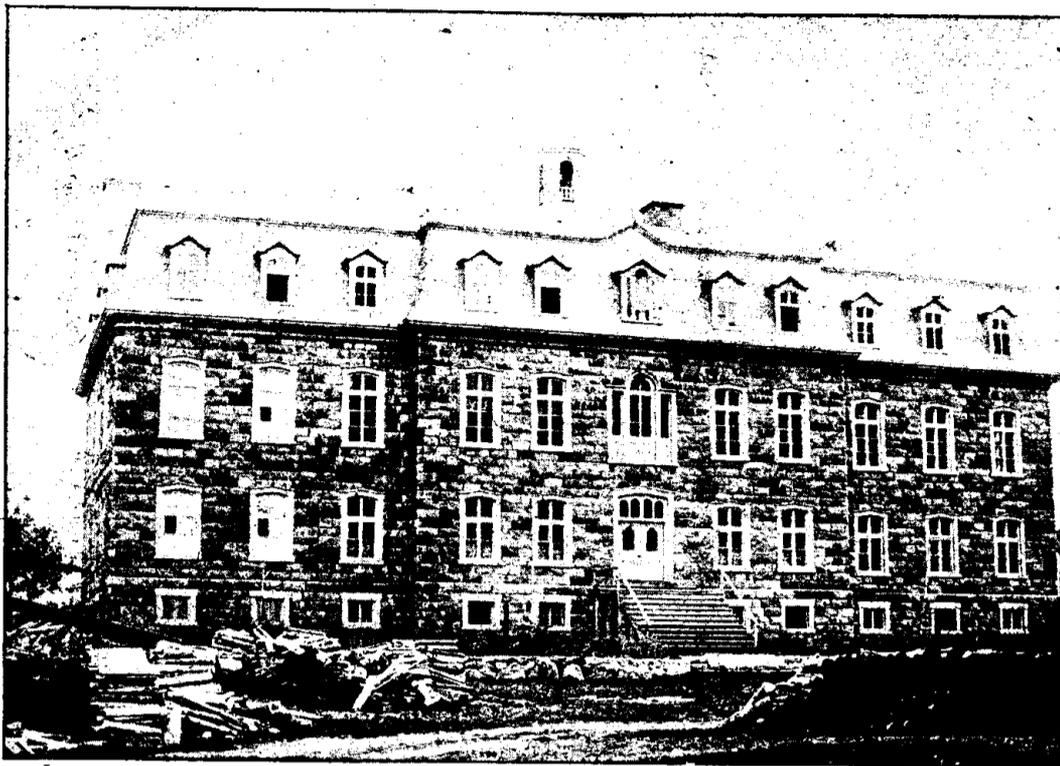
De quelque côté que je me dirige, je marche d'enchantements en enchantements.

Une partie du littoral fort curieuse à visiter est celle qui va du quai à la Pointe Jos-Ignace. On y voit le bord de mer le plus gai et le plus coquet qui se puisse imaginer. Il y a, ici et là, de gros rochers, sur lesquels les vagues viennent déferler en écumant.

Parler de la Pointe-des-Rieux, du cap Marteau, de la Pointe-à-la-Loupe, c'est parler de noms bien connus aux lecteurs de Chs-A. Gauvreau, l'historien de Trois-Pistoles, mais sans compter les Rassades, l'Île-aux-Pommes et les îlets, avec leur verte ceinture de sapins, que d'endroits charmants on découvre encore !

C'est la savane que traverse la petite et poissonneuse rivière Renouf.

La Cascade d'Amours, qui se jette dans un large bassin, au milieu d'un immense fer à cheval de verdure. On y descend, en s'accrochant à tous les arbres ; de moment en moment, au milieu du bruit assourdissant de la chute d'eau, les cris aigus d'une troupe



TROIS-PISTOLES.—LE COUVENT

d'écureuils ou le sifflement railleur des merles jettent, dans ce concert d'une nature vierge, la note de vie et de gaieté.

L'Île-aux-Basques, cet endroit chéri des pique-niqueurs. J'y suis allée aujourd'hui même. L'eau du fleuve, au milieu duquel s'élève cet îlot de verdure, dormait, claire et limpide, réfléchissant les nuages du ciel et les grands pins. C'est la sérénité, c'est le calme dans la beauté. La vie, n'y manque pas pourtant, le chant des oiseaux et des feuilles, et tous ces mille bruits que l'oreille entend sans les comprendre, dans la profondeur des bois, viennent, par intervalles, faire tressaillir l'esprit qui rêve et animer ce petit désert. C'est bien là un de ces lieux qu'on ne peut voir sans se sentir le cœur traversé par le désir du poète ; sans se dire qu'il serait bon d'y encadrer sa vie entre ses affections et ses souvenirs. Aimer, vivre et mourir là. Qui de nous n'a pas fait, un jour, ce petit rêve du paradis, dans un endroit chéri ? Qui de nous, hélas ! ayant fait ce rêve, l'a réalisé ?

L'Île-aux-Basques a sa légende. Elle raconte qu'une joyeuse compagnie s'était réunie pour y passer une bonne journée dans le bois, un de ces vrais pique-niques si chers aux jeunes gens. On devait s'amuser, le temps était magnifique ; tout le monde était en liesse, les échos retentissaient de rires et de chants. Après un gai repas, un jeune disciple d'Esculape, grand amateur de chasse, eut un caprice. Sur le fleuve, à cet endroit, il y a toujours beaucoup de marsouins ; il prit son fusil et s'embarqua sur un petit canot d'écorce ; il ne voulut emmener personne, et, malgré les représentations de ses amis, il s'élança dans le frêle esquif, qui chavira ; un long cri de désespoir ébranla les échos d'alentour, un cri d'agonie et de mort. Ce fut tout ; le gouffre avait gardé sa proie, et une journée si gaiement commencée s'acheva, pour ceux qui restaient, dans les larmes et dans les sanglots.

Il y a sur le bord de la grève, à la Pointe, un gros rocher mystérieux, sur lequel sont imprimés des *piéds* et des *poings* humains. On en conte plusieurs légendes, et il est vrai qu'il y a sujet à broder toute une histoire sur ce vaste bloc de roche aux traces énigmatiques.

Que de belles excursions nous faisons, le jour, le soir, oui le soir surtout, sous un rayon de soleil couchant ou de lune argentant la cime des vagues ! J'aime à regarder le sillage du bateau, j'aime le murmure des flots et je trouve qu'il fait bon respirer l'âpre odeur du varech. Bientôt se lèvent les premières étoiles ; de grands nuages argentés courent au ciel ; parfois aussi la lune se voile, et nous voguons tout doucement à

travers les rochers ; les parfums des fleurs champêtres se répandent dans l'air, emportés par la brise, les oiseaux cherchent leurs nids et le silence solennel qui annonce la nuit remplit l'âme de poésie.

Autrefois, j'avais de bons amis avec qui j'allais faire de délicieuses promenades ; nous nous isolions dans notre joie ; c'était alors pour nous le temps des longs espoirs et des vastes pensées, " nous devisions, sans fin, d'idéal, d'avenir, tenant nos rêves d'or pour suprêmes richesses."

Je voudrais, par vos noms, vous faire tous revivre, vous, mes premiers amis, que Dieu a rappelés vers un monde meilleur.

Toi qui de ce beau fleuve aimais tant les flots bleus, mon bon George, toi le seul confident de mes rêves d'enfant, tu dors d'un éternel et paisible sommeil, dans cette mer aimée.

Et toi, cher Cyprien, toi par qui la raison se montrait parmi nous, toi si bon, si sensé, si joyeux et de si doux aspect, simple dans l'héroïsme et gai dans le malheur, tu nous a quittés aussi. Calme et sereine, comme elle devait l'être, fut ta dernière heure.

Ailleurs je t'ai pleuré, pauvre cousin Charles-Eugène. C'est avec toi, mon émule, mon maître en l'art des vers, que j'ai tant et souvent voyagé dans le pays des rêves. Ton nom, prononcé bien souvent dans nos causeries intimes, me rend mes plus beaux jours, entremêlés aux tiens.

Que d'autres amis nous ont laissés déjà ! Je m'aperçois qu'il en reste bien peu, ici, à présent, des gais compagnons de mon enfance. Je n'écris pas leurs noms et je fais, sans remords, la grande part aux disparus ; mais " tous de ma jeune vie ont embelli la fête," et je puis m'écrier, en toute sincérité, avec un contemporain célèbre :

" Plus tard, sous d'autres cieux, nous dirigeons nos pas, Mais nos premiers amis ne se remplacent pas."

*Camille*

Août 1886.

Ceux que nous avons aimés et que nous avons perdus ne sont plus où ils étaient, mais ils sont toujours et partout où nous sommes.—ALEX. DUMAS.

La vie est une prison et la mort une délivrance ; mais, ici, les prisonniers ne redoutent rien tant que leur liberté.—G.-M. VALTOUR.